

Conclusion :

L'accompagnement : un témoignage évangélique

Nous sommes arrivés à la fin de cette semaine de travail commun sur le thème de l'accompagnement spirituel au service de la suite du Christ dans notre vocation monastique bénédictine et cistercienne.

Je ne peux évidemment pas faire une synthèse de la grande richesse des interventions, et de nos échanges pendant ces jours, mais simplement souligner certains aspects de l'expérience vécue que nous ne devons pas oublier, pour que nous puissions en faire trésor pour nous-mêmes, pour chacune de nos communautés, pour nos Ordres et Congrégations, et pour toute la grande Famille monastique qui suit le charisme et la Règle de saint Benoît.

Tout d'abord, j'aimerais reprendre une pensée de mon homélie dans l'Eucharistie d'ouverture de cette session. La première lecture de ce jour était l'épisode du meurtre d'Abel par son frère Caïn. Lorsque Dieu demande « Où est ton frère ? », Caïn répond : « Je ne sais pas. Est-ce que je suis, moi, le gardien de mon frère ? » (Gn 4). La réponse de Dieu, au fond, est : Oui !, nous sommes les gardiens de nos frères et sœurs, nous sommes responsables de savoir où se trouve notre frère, s'il vit ou il meurt ; s'il fait un chemin ou il est perdu. Et nous avons vu que cette responsabilité est fondamentale, fondamentale au plus profond de notre être, car nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et Dieu, dès les premières pages de la Bible, se révèle à nous comme Celui qui est le gardien de l'homme et de la femme qu'Il a créés. Dieu a soin de sa créature humaine, avant et après le péché d'Adam, et avant et après le péché de Caïn. Dieu nous garde, Dieu cherche à savoir où nous sommes, où est Adam, où est Eve, où est Abel, où est Caïn, pour pouvoir toujours garder notre chemin, pour pouvoir toujours accompagner le chemin de toute l'humanité comme le chemin de chaque être humain, le chemin vers la vie en plénitude que Lui seul peut donner, que Lui seul est.

Quand nous avons cette conscience de foi d'être créés à l'image et ressemblance d'un Dieu qui a soin de sa créature humaine, d'un Dieu qui ne se limite pas à créer l'homme, mais l'accompagne sur le chemin de la vie jusqu'à S'incarner pour cheminer avec nous en son Fils unique, lorsqu'on a cette conscience de foi, nous comprenons que la tâche de formateur, de responsable de la communauté, d'accompagnateur de ses frères ou sœurs, tout cela n'est pas seulement une charge, un travail, un emploi, souvent difficile et même pénible, mais c'est une opportunité d'actualiser l'image de Dieu en chacun de nous, une opportunité, un appel, à *être nous-mêmes* en profondeur, là où nous sommes créés pour être comme Dieu, image de Dieu.

Quand nous vivons notre tâche de gouvernement ou formation avec orgueil, recherche de notre propre gloire, où en essayant plus à dominer qu'à servir, nous ne manquons pas simplement à un devoir, nous ne sommes pas seulement infidèles à une tâche : nous sommes infidèles à notre identité et vocation profondes, celles que Dieu donne à chaque être humain en l'appelant à être son image dans la charité.

Pour cette raison, je prouve avec vous un sentiment de gratitude pour la manière dont nous avons tous participé à cette semaine. Je crois pouvoir affirmer que nous étions tous là avec un sincère désir de nous aider les uns les autres à vivre notre mission, à servir nos communautés, à apprendre comment mieux assumer notre responsabilité envers nos frères et sœurs. Nous étions tous disciples, avec humilité et simplicité, et cela est le secret pour devenir vraiment des maîtres qui ne se sentent pas appelés à transmettre leur science ou leur capacité, mais à témoigner ce qui nous vient de Dieu, du Christ, notre seul Maître et Seigneur.

C'est cette simplicité humble de ne jamais vouloir être que des disciples du Christ qui permet la vraie unité entre nous. Cette session a été une grande première. Car elle a jeté de grands ponts, entre l'Asie et l'Europe, entre trois Ordres (Bénédictins, Cisterciens et Bernardines), entre chrétiens et bouddhistes, mais aussi entre moniales et moines. Ce qui a constamment bâti l'unité dans l'échange, n'a pas été ce que nous possédions déjà, mais la recherche commune et partagée de ce dont nous manquons, le partage fraternel de notre besoin de comprendre et vivre toujours mieux la mission divine de garder nos frères et sœurs, de garder nos jeunes, les jeunes de notre temps et de nos sociétés respectives, et tous les membres de nos communautés, dans le chemin de notre vocation à aller tous ensemble vers la vie éternelle sous la conduite du Christ (cf. RB 72,12).

Chacun des intervenants nous a partagé sa recherche, selon ses talents et sa sensibilité, chacun selon son expérience humaine, religieuse, spirituelle. Le travail en assemblée a donné à chacun d'ajouter sa grande ou petite pierre à l'édifice. La *lectio divina* quotidienne par groupes, sur les Evangiles du jour, qui, cette semaine, étaient si appropriés à notre thème, nous a offert une occasion de ressourcement profond qui alimentait le travail de toute la journée, avec, évidemment, l'Eucharistie et le chant des Offices. Les mille attentions de Dom Jean de la Croix et de ses frères de Phuoc Son ont aussi rendu plus belle et sereine la fraternité vécue en ces jours, avec la qualité et le soin des repas, des liturgies, des lieux d'accueil et de rencontre. Chacun s'est senti chez lui. Tout cela aussi a été un témoignage d'accompagnement dans le Christ dont nous sommes tous très reconnaissants !

Cette semaine n'a pas effacé nos différences culturelles, religieuses, spirituelles, psychologiques, mais en écoutant chacun, et en écoutant aussi les questions de chacun, je crois que nous avons pu grandir dans la conscience que, au-delà de nos différences, ou plutôt au plus profond de nos différences, nous partageons tous un même besoin, une même recherche. Tous, nous sommes confrontés avec le problème du cœur humain créé pour chercher Dieu, grand et fragile en même temps, capable d'un grand élan d'amour et de générosité, mais toujours tenté de vivre pour son petit intérêt, et de mentir. Les différentes cultures ont toutes des valeurs profondes à proposer aux autres cultures, parfois des valeurs complémentaires qui, en se rencontrant, peuvent donner des fruits de grande humanité. Mais chaque culture est confrontée aussi avec la fragilité de l'homme pécheur qui a besoin de salut, de rédemption. Et c'est peut-être là que nous pouvons mieux nous rencontrer et nous aider à demander et chercher ensemble ce qui nous sauve.

C'est là aussi que dans chaque culture il nous est donné de rencontrer le Christ, le message libérateur de l'Evangile. Le Christ est notre grand facteur d'unité, car il n'est pas venu pour sauver telle ou telle culture, mais l'homme, l'être humain qui est en chacun de nous. C'est en sauvant l'homme que le Christ sauve et renouvelle aussi les cultures humaines, les grands courants spirituels de l'humanité. C'est en sauvant le cœur de chaque homme, par sa présence de Ressuscité des morts qui nous parle, que Jésus sauve toutes les valeurs

de la culture humaine. L'Évangile, la Parole du Verbe de Dieu, peut parler en chaque culture, car il parle au plus profond de la nature humaine créée et aimée par Dieu, fragile et pécheresse, capable de désirer et accueillir le Salut et de vivre dans l'amour de Dieu et du prochain, en fils du Père et frères et sœurs en Christ par l'Esprit.

En méditant sur la figure et le chemin de vie du fondateur de Phuoc Son, le P. Benoît Thuan, nous avons compris combien l'âme de son inculturation dans la culture vietnamienne était l'Évangile pour les pauvres. Sa radicalité évangélique, avant que de consister dans la sévérité de son ascèse, était dans son désir d'annoncer le Christ et de le témoigner, pour que ses frères et sœurs vietnamiens puissent Le rencontrer, faire l'expérience vivante de sa présence et de son amour. P. Benoît Thuan a voulu introduire la vie monastique au Vietnam pour offrir au peuple vietnamien l'expérience réelle et vivante du Christ qui nous aime et nous sauve.

Cette intention profonde est à récupérer, à raviver, à rénover constamment dans les formes comme dans les moyens, mais fondamentalement elle reste toujours la même. Car c'est aussi cela qu'a voulu saint Benoît lorsqu'il a fondé ses premiers monastères, lorsqu'il leur a donné sa Règle monastique.

Cela vaut pour chaque moine et moniale, mais les supérieurs et formateurs sont appelés à purifier plus que tout autre l'intention de leur ministère, pour la fonder constamment dans le Christ, dans l'Évangile. C'est seulement ainsi qu'ils ne seront pas des mercenaires, mais des bons bergers ; seulement ainsi qu'ils ne seront pas des dominateurs, des despotes, mais des serviteurs, comme Jésus.

Cette attitude, qui embrasse la faiblesse du Serviteur souffrant, de l'Agneau immolé et vivant à jamais, est en réalité la vraie force et la vraie source de fécondité dans notre accompagnement, dans l'exercice de notre responsabilité envers les frères et sœurs. C'est une force qui ne vient pas de nous-mêmes, qui ne dépend pas de nous-mêmes, et qui pour cela nous libère de tout projet personnel, de tout intérêt, de toute soif de pouvoir, et aussi de la peur.

Si nous avons peur dans notre ministère, c'est que nous sommes attachés à quelque chose de fragile que nous craignons toujours de perdre. Le témoin du Christ, le « martyr », ne craint rien, car toute sa force est dans le Christ que même la mort ne lui enlèvera jamais. La force du témoin est le témoignage lui-même, c'est à dire le fait de vivre et servir pour affirmer un Autre que nous-même, le Christ. Celui qui ne préfère absolument rien au Christ (cf. RB 72,11), est libre pour Lui rendre témoignage, à travers tout ce qu'il fait ; il est libre de faire tout pour témoigner du Christ et de son Évangile, et ce témoignage est toute sa liberté et toute sa force, même s'il est un homme ou un femme fragile, plein de limites et de péché.

Je dis cela parce que en cette semaine je crois que nous avons mieux pris conscience que le bon accompagnement dépend avant tout de l'attitude de foi, de liberté, d'humilité et de charité de l'accompagnateur lui-même. Le premier travail, nous devons le faire sur nous-mêmes, si nous voulons vraiment aider les autres, les jeunes, en n'importe quelle culture et situation sociale. Cela peut sembler exigeant pour nous, mais je dirais que c'est surtout libérant. Le bon accompagnement ne dépend pas du succès de ce que nous faisons, du nombre et de la qualité des frères ou sœurs que nous accompagnons. Le bon accompagnement dépend de notre foi dans le Christ et de notre amour pour Lui, de notre

écoute de l'Évangile qui rend ardent notre cœur. Alors nous devenons des témoins, quoi que nous fassions, que nous devons accompagner un seul novice ou trente.

Si le Christ et son Évangile – avec la Règle de saint Benoît qui pour nous traduit monastiquement l'Évangile en toutes les langues et cultures humaines –, sont au centre, alors nous comprendrons que l'Occident ou l'Orient, le Nord ou le Sud, qui certainement déterminent notre culture, notre sensibilité, notre manière de vivre l'humanité commune à tous, ne sont plus quelque chose qui nous divise, mais une invitation à rencontrer l'autre, le différent, *au centre*, afin de revenir à notre point cardinal enrichis par la rencontre avec l'autre dans le Christ. Je vivrai mieux ma culture, et je saurai aussi la convertir là où elle est le plus éloignée du centre, de la source, et donc de la rencontre avec les autres. Pour aller toujours vers le centre qu'est le Christ, qu'est l'Évangile, tous doivent toujours bouger, savoir se quitter, les européens aussi, et peut-être surtout eux. Le P. Benoît Thuan est un bon exemple d'homme occidental qui a su se quitter totalement pour rencontrer l'Asie, mais parce que son centre d'identité, le centre de son humanité universelle était le Christ.

Il y a un passage de la Règle auquel j'ai pensé l'autre jour lorsque nous parlions de l'inculturation comme adaptation. Un passage qui nous parle à la fois d'accompagnement et d'adaptation évangélique de notre vocation pour tous. C'est là où saint Benoît demande que l'abbé « se conforme et s'adapte à tous, selon la qualité et l'intelligence de chacun », afin de ne perdre aucune brebis du troupeau (RB 2,32).

Nous savons que saint Benoît ne demande pas à l'abbé d'être un caméléon qui change de couleur à chaque occasion. C'est plutôt une adaptation où l'accompagnateur veut rejoindre chaque frère dans sa situation, sa culture, là où il se trouve, pour faire avec lui un chemin qui le conduise à la plénitude de sa vie et de sa vocation.

« *Se omnibus conformet et aptet* » : comme Jésus qui a pris la forme du serviteur, qui s'est abaissé pour laver les pieds de chaque disciple, pour leur transmettre sa forme filiale, pour les conduire tous et chacun vers le Père.

C'est de cette « conformation et adaptation » d'amour, de sollicitude pour l'autre, que parle le Pape François lorsqu'il demande aux pasteurs de l'Église « de prendre l'odeur des brebis », d'aller aux périphéries pour chercher chaque être humain qui n'a pas encore trouvé un sens pour sa vie. Accompagner, c'est accepter d'aller vers la « périphérie » qu'est chacun de nos frères ou sœurs, pour le conduire dans le troupeau de la communauté fraternelle qui marche ensemble, à la suite du Christ, vers la vie éternelle.

Accompagner est alors surtout une question d'amour, d'amour gratuit, sans conditions, sans aucun autre intérêt que le Christ en personne qui se donne à nous pour être donné à tous. Merci à Dieu et à chacun pour l'expérience d'amour fraternel que nous nous sommes donnée en cette semaine, et prions l'Esprit Saint pour qu'elle porte beaucoup de fruits !